

**Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques**

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

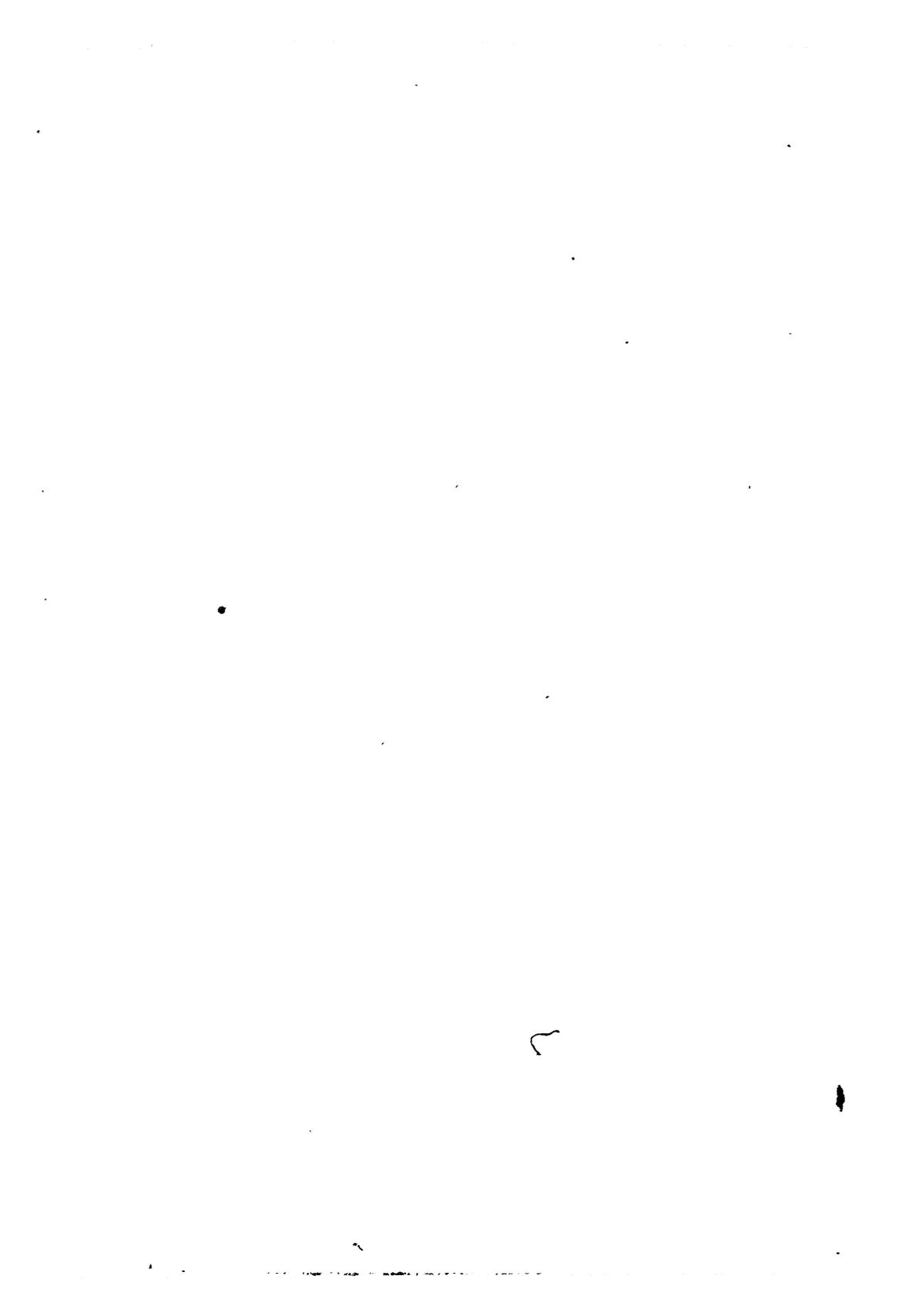
L'institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filpage sont indiquées ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/  
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/  
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/  
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X



# LA CHASSE

AUX ANIMAUX MARINS

ET

# LES PÊCHERIES

CHEZ LES INDIGÈNES

DE LA COTE NORD-OUEST D'AMÉRIQUE,

Par M. Alph. PINART.



BOULOGNE-SUR-MER.

IMP. DE CHARLES AIGRE, 4, RUE DES VIEILLARDS.

1875.

11-11-11

A

11-11-11

B

11-11-11

11-11-11

# LA CHASSE

AUX ANIMAUX MARINS

ET

# LES PÊCHERIES

CHEZ LES INDIGÈNES

DE LA COTE NORD-OUEST D'AMÉRIQUE,

Par M. Alph. PINART.



BOULOGNE-SUR-MER.

IMP. DE CHARLES AIGRE, 4, RUE DES VIEILLARDS.

1875.

nw

970.1

P646

LA  
CHASSE AUX ANIMAUX MARINS  
ET LES  
PÊCHERIES CHEZ LES INDIGÈNES

DE LA CÔTE NORD-OUEST D'AMÉRIQUE,

Par M. Alph. PINART.;

---

Appelé par la bienveillance de quelques collègues Boulonnais à prendre aujourd'hui la parole, je ne crois pas pouvoir mieux faire, dans cette cité qui a poussé si loin toutes les industries qui se rapportent à l'exploitation de la mer, dans cette enceinte surtout où se débattent quotidiennement les intérêts si considérables de nos grandes pêcheries françaises, que d'exposer fort simplement, à l'aide de mes notes, l'histoire des pêches et des chasses maritimes que j'ai eu l'occasion d'étudier pendant le long voyage dans le nord de l'Amérique, que je viens de terminer heureusement.

Je place sous vos yeux les engins nombreux et variés employés par les populations demi-barbares de la côte N.-O. de l'Amérique. En vous les décrivant, je m'efforcerai de vous en démontrer l'usage, et je tâcherai d'en faire ressortir les particularités.

Avant de commencer cette courte exposition, je crois bon de dire quelques mots de la distribution géographique des populations dont je vais vous entretenir. Sans

153183

entrer dans une énumération détaillée, je me bornerai à rappeler que la longue étendue de côtes qui va nous occuper, embrasse depuis la limite nord des Etats-Unis, vers la Colombie anglaise, du cap Flattery et du Puget Sound jusqu'à l'Océan glacial, et comprend, par conséquent, toutes les îles de Vancouver, de la Reine Charlotte, du roi Georges, ainsi que l'immense chaîne des îles aléoutiennes, et que ce littoral est habité par des populations qui peuvent être divisées, sous le point de vue qui nous occupe, en deux grands groupes, que nous allons étudier l'un après l'autre. L'un est le groupe Esquimau-Aléoute qui s'étend depuis la mer Glaciale, le long de la mer de Behring, jusqu'aux environs de Mont St-Elie, renfermant toutes les îles aléoutiennes; l'autre est le groupe Koloche-Nootkan, comprenant : les Koloches, Haïdas, Stekines, etc., et les Nootka-Colombiens. Je laisserai de côté les quelques tribus de la famille Tinneh qui s'avancent jusqu'à la mer dans le golfe de Kenay (Cook's Inht), et en maint autre endroit de la côte du Pacifique, parce que le poisson n'est pour eux qu'un objet secondaire, et qu'elles ne s'adonnent qu'accessoirement à la chasse des animaux marins.

Les cétacés sont chez les tribus appartenant au premier groupe, esquimau-aléoute, ainsi que chez quelques tribus de la seconde catégorie, l'objet de poursuites continues. Ces animaux sont pour ces pauvres sauvages une très-grande ressource; ils savent ingénieusement en utiliser les fanons, le cuir, les os même, et la chair leur fournit un aliment qui vient améliorer quelque peu leur maigre ordinaire, habituellement composé de poisson séché au soleil, qu'ils appellent isakam (joukali). Chez les Esquimaux et chez les Aléoutes, ceux qui se livraient à cette chasse dangereuse étaient hautement considérés

et regardés même comme des espèces d'êtres surhumains, en communication avec les mauvais esprits. Ces peuples ne s'attaquent qu'aux petites espèces de cétacés ; et bien que celles-ci soient très variées dans ces mers, les différentes tribus esquimaux qui habitent les côtes de la mer Behring ne chassent que ce que l'on nomme baleine blanche ou beluga ( *sisonouk* ), un delphinidé dont l'espèce n'a pas encore été déterminée scientifiquement. Les habitants des îles Aléoutiennes et les Esquimaux de la côte méridionale s'attaquent au *megaptera versabilis*, humpback (Cope), ou *balænoptera velifera* finnback (Cope), ainsi qu'à plusieurs espèces de la famille des *delphinidæ*, tels que le *glabrocephalus scammonii* (Cope), blackfish et l'*orca rectipinna* killer (Cope). Nous allons à présent indiquer succinctement la manière de chasser ces différentes espèces, suivant les tribus, en commençant par les populations de la partie septentrionale du territoire de l'Alaska. Sur les côtes de la mer de Behring, nous trouvons une manière unique de chasser, et un seul animal à la poursuite duquel on se livre, c'est le beluga (*sisonouk*), ou baleine blanche, qui, bien qu'appelée baleine, appartient, comme nous l'avons dit, à la famille des delphinidæ.

L'Esquimaux qui s'est décidé à aller faire cette chasse, ayant revêtu son costume imperméable ou kamleika, en intestins de phoque ou d'ours, part seul dans son canot ou baidarka (kayak). Aussitôt qu'il aperçoit sa proie, il dispose l'appareil que voici : cette planchette est fixée sur le devant du kayak, le chasseur y place la vessie à air gonflée, elle-même retenue par une longue courroie ; qui tient d'ailleurs à la lance et à la planchette. Le tout étant ainsi disposé, notre Esquimaux fixe la lance sur ce petit instrument à projection qu'il tient de la main

droite, et donnant à plusieurs reprises un fort mouvement d'avant en arrière, il lâche les doigts qui retenaient sur la planchette la lance qui se trouve ainsi jetée avec violence, et va frapper au but. Aussitôt que la pointe de la lance est entrée dans le corps du beluga, un agencement habile fait que cette pointe se détache en restant fixée à la longue courroie attachée elle-même à la vessie, qui sert alors de flotteur, le corps de la lance remontant de lui-même à la surface : l'animal, aussitôt frappé, plonge en déroulant la courroie et reparait, quelquefois à une grande distance de l'endroit où il a été frappé. Le chasseur alors de se diriger aussi rapidement que possible de ce côté et de frapper l'animal d'un autre coup ; mais généralement, le flotteur employé étant assez puissant, le beluga ne peut guère l'entraîner, et reparait presque à l'endroit où il a été d'abord atteint. Il est bon d'ajouter que l'esquimau n'attaque jamais son ennemi que quand il le rencontre dans quelque endroit peu profond, par exemple, à l'embouchure d'une rivière. Il ne le poursuit jamais en mer.

L'instrument que j'ai l'honneur de vous montrer provient de la baie de Norton (Norton Sound) au nord de la mer de Behring ; une autre pièce, faisant l'office de harpon, est employée quand l'animal remonte à la surface ; elle est aussi lancée à l'aide d'une planchette à levier, bien plus forte que celle que je mets sous vos yeux. La pièce que je vous présente provient de l'île de Nounivak, à l'embouchure du fleuve Kuskaquim, dans la mer de Behring.

Je passe maintenant aux procédés de chasse maritime employés chez les Aléoutes et chez les Esquimaux de la côte méridionale de l'Alaska : je décrirai simul-

tanément la manière de chasser chez ces deux tribus, parce qu'elle est la même chez l'une et chez l'autre, la seule différence consistant dans la matière employée à fabriquer les pointes de la lance.

Avant d'aller plus loin, il est bon de dire que la chasse à la baleine appartenait autrefois chez ces populations à une classe spéciale d'habitants, à une caste, dirai-je, et que quiconque désirait pouvoir se livrer à cette chasse, devait être initié par des cérémonies spéciales aux procédés employés par les baleiniers. Quiconque eût tenté de se livrer à cette industrie, sans être initié, eût été menacé par ceux dont elle était le privilège. Ceux-ci habitaient des villages à part, cachés dans les baies les plus éloignées ou perdus au milieu des bois. Ils étaient regardés, je l'ai déjà dit, comme des personnages tenant plutôt des mauvais esprits que de l'espèce humaine. Je passe sous silence, pour abrégér, le récit de la plupart des cérémonies auxquelles ils se livraient : qu'il me suffise de dire qu'ils confectionnaient des momies qu'ils plaçaient dans des cavernes ou dans des anfractuosités de rocher inaccessibles aux autres habitants et qu'ils regardaient ces momies comme des génies tutélaires auxquels ils venaient apporter des offrandes de viande de phoque ou de baleine (une espèce de Delphinidæ leur était spécialement réservée, l'*Orca rectipinna* (Cope) killer). — C'est à ces momies qu'ils prétendaient porter les pierres avec lesquelles ils fabriquaient leurs pointes de lances, c'est elles qu'ils invoquaient au moment de frapper la baleine. La cérémonie dans laquelle ils disposaient ces momies mérite d'être racontée avec quelques détails.

Si un homme ou une femme, ayant joui d'une certaine réputation de bravoure durant leur vie, venait à mourir

à proximité d'une station de baleiniers, ceux-ci faisaient irruption durant la nuit dans le village et emportaient le cadavre qu'ils allaient plonger dans certaine rivière ou cours d'eau où ils le laissaient tremper pendant un assez long espace de temps, puis, enlevant les intestins, ils le fumaient d'abord près d'un bon feu, le suspendaient ensuite et le laissaient sécher au soleil ; une fois sec, ils le bourraient intérieurement de mousse, l'habillaient des plus riches vêtements, et le transportaient dans la caverne désignée ; je cite textuellement ce qui m'a été raconté par un vieux baleinier, mais il me semble qu'ils doivent employer quelque autre procédé pour préserver les chairs de la corruption. Une autre cérémonie intéressante était celle dans laquelle ils faisaient bouillir le cadavre pour en extraire la graisse dont ils frottaient ensuite les pointes de lance dont je vous montre ici des spécimens.

Les Aléoutes emploient pour leurs pointes de lance à baleine l'obsidienne que l'on rencontre en grande abondance sur les flancs du volcan d'Akoutan : actuellement ils emploient aussi le verre de bouteille qu'ils arrivent à tailler d'une façon remarquable. Les habitants de la côte méridionale de la presqu'île d'Alaska, de l'archipel de Kadiak et du golfe du Prince Guillaume (Prince Williams Sound) emploient une sorte de schiste ardoisier lamelleux que l'on trouve en grande abondance dans ces parages, mais en plus grande quantité sur l'île d'Afognak, dans l'archipel de Kadiak.

Le baleinier ayant choisi un compagnon qui est souvent son fils, part dans une baidarka (kayak) à deux places : il a soin avant d'entrer dans son frêle esquif d'attacher à peu près à la hauteur du genou deux vessies pleines d'air, de sorte que, s'il est renversé, il puisse

se soutenir sur la mer, remettre son kayak en ordre et y remonter aussitôt. Dès qu'il est arrivé près de la baleine avec le moins de bruit possible, il se met tout-à-coup à prononcer une incantation dans laquelle il invoque ses inxout ou momies tutélaires, et au même instant il lâche la lance qui va frapper l'animal et se brise dans son corps, tandis que la hampe reste à la surface; s'il suppose l'animal frappé mortellement, c'est-à-dire s'il l'a atteint près de la région spinale, et que la couche de blubber ait été traversée, il l'abandonne; la pointe qui est restée dans le corps, le fait périr au bout de 2 à 3 jours: le baleinier se met alors à la recherche du cétacé échoué sur quelque rivage et ne tarde pas généralement à le rencontrer et à le reconnaître. Chaque baleinier a sur ses lances une marque qui lui est spéciale, — vous voyez ici un certain nombre de ces marques, — de sorte que la baleine échouât-elle à une grande distance, celui qui la rencontre, trouve en la dépeçant, la lance qui indique son légitime propriétaire, qu'il s'empresse de prévenir. La lance employée dans cette chasse est très simple et se projette à l'aide de la planchette à levier dont j'ai déjà parlé.

Dans le second groupe de populations distingué plus haut, c'est-à-dire parmi les Koloche-Nootkans, il n'y a, à ma connaissance, qu'une seule tribu, celle des Makaks ou Indiens du cap Flattery (extrémité N.-O. du territoire de Washington), qui se livre à cette chasse. Les Koloche en particulier regardent la baleine comme un animal sacré et jamais ne l'attaquent. La manière de chasser la baleine étant différente chez les Makaks de celle que nous venons de décrire, je prends la liberté de vous en parler un peu longuement: le cétacé, que cette tribu attaque le plus volontiers, est le *Rhachia-*

*nectes Glaucus* Cope (California whale Gray.) Bien que les instruments employés soient disposés à peu près de même que chez les Esquimaux de la mer de Behring, la chasse se fait à l'aide de plusieurs canots ouverts, combinant leurs efforts ; ces canots portent invariablement huit hommes, un à l'avant qui est le harponneur, un à l'arrière qui dirige le bateau, et six bons rameurs.— Le harpon est formé d'une hampe en bois à laquelle s'attache la pointe ; celle-ci se compose d'un morceau de fer ou de cuivre auquel on ajoute des barbes en os ou en corne ; cette pointe est fixée à une longue courroie attachée elle-même à un flotteur fait en peau de phoque. Le premier harpon qui n'a qu'un seul flotteur est jeté dans la tête de l'animal ; quant à ceux que l'on lance dans le corps, on y attache autant de flotteurs que possible. — Quand la baleine a été frappée et qu'elle traîne, pris à son corps trente ou quarante flotteurs, elle ne peut plus plonger, et devient une proie facile. — Il est d'usage lorsqu'une chasse à la baleine a lieu, qu'un guetteur monte sur une éminence pour surveiller la pêche et qu'aussitôt que la bête est frappée, il donne un signal convenu pour que d'autres canots viennent aider les chasseurs à trainer la baleine au rivage, où elle est promptement dépecée.

La chasse la plus importante après celle de la baleine est celle des *Phocidæ* qui abondent partout sur cette côte et dont les différentes espèces sont à peine déterminées ; il en est de même pour les *Otariidæ* dont le principal représentant est le lion de mer (*Eumetopias Stelleri*) et le *Callorhinus ursinus* ou *Phoca ursina* généralement connu des Anglais sous le nom de fur-seal et en France sous le nom de chat-marin.—La chasse de ce dernier est devenue très importante depuis que le com-

merce fait une si grande demande de la peau de cet animal. Nous allons en dire quelques mots.

Le phoca ursina (callorhinus ursinus) ne s'est trouvé jusqu'à présent dans le Pacifique que sur deux groupes d'îles situées dans la mer de Behring : les îles Pribyloff, à 120 mille marins de Ounalashka se composant des îles St-Paul et St-Georges, et les îles du Commandeur près de la côte du Kamtchatka comprenant les îles de Behring et du Cuivre (miédnoy) : on ne l'a jamais rencontré plus au nord que ces deux groupes d'îles. Les furseals arrivent tous les ans à peu près à la même époque, vers la fin de mai, ou dans la première quinzaine de juin. A ce moment, on en rencontre quelques-uns le long des côtes de Californie, dans le détroit de Juan de Fuca et tout le long de cet immense archipel d'îles qui s'échelonnent depuis ce détroit jusqu'au Cross Sound : mais ce ne sont que des égarés qui disparaissent au bout de quelques jours. Ils se rendent aux îles que j'ai nommées pour mettre bas leurs petits, ce qui a lieu vers la fin de juin. L'arrivée de ces habitants des îles est assez curieuse pour que j'en donne ici quelques détails. Quand la glace a disparu, c'est-à-dire vers la fin de mai, on voit apparaître quelques-uns des plus vieux chats-marins qui viennent reconnaître les lieux : à ce moment tout bruit doit cesser sur les îles, on interdit même aux habitants qui s'y trouvent de faire du feu, de peur d'effaroucher ces animaux. Après avoir bien examiné les rochers (Rookeries) où ils ont l'habitude de s'établir pour la saison, ils disparaissent pour revenir, quelques jours après, accompagnés de tout leur troupeau. Chacun alors prend sa place sur les « rookeries » ; les plus vieux s'installent le plus près de l'eau : ce sont ces derniers seulement ; qui ont au moins 4 ans, comme nous allons le voir

tout-à-l'heure, qui ont des femelles et qui concourent à la reproduction : véritables mormons, ayant chacun autour de soi cinq ou six femelles dont ils sont extrêmement jaloux. Le chat-marin trop vieux et qui n'a plus la force de combattre pour garder sa place, est mis en pièces et remplacé par un plus jeune qui, sans autre façon, devient titulaire du harem : le détrôné n'est-il que blessé, il remonte piteusement et va prendre sa place au sommet de la rookerie. Au-dessus des premiers chats de mer désignés sous le nom de caissybe (siékatch), se trouvent les Kholostiaki ou célibataires, c'est-à-dire ceux qui ont de trois à quatre ans et qui, cette année ou l'année suivante, prendront leur place parmi les Casutsey. — Viennent ensuite, échelonnés plus haut sur les rochers, les chats de moins de trois ans.

Entre les différentes parties de ces rokeries, il y a des zones neutres, où tout le monde peut circuler, mais malheur à celui qui s'en écarte, s'il n'est pas à même de se défendre. Cet arrangement spontané facilite singulièrement la chasse.

La loi votée, en 1869, par le Sénat des Etats-Unis, pour la protection de ces animaux, défend de tuer aucune femelle et aucun individu âgé de plus de quatre ans. Quand la chasse s'ouvre, les chasseurs, armés de gros bâtons, passent rapidement entre les rokeries, à la limite que défend de franchir la loi. Ils rabattent les phoques placés au-dessus, vers l'intérieur de l'île où ces animaux se laissent cerner presque comme un troupeau de moutons : on les assomme d'un coup donné sur la tête et on les déponille. Dans le nombre de ceux que l'on entraîne ainsi, il n'y a point de femelles, car celles-ci étant, à l'âge de deux ans, propres à la reproduction, prennent dès-lors place parmi les basses rokeries. Les peaux, une fois

nettoyées de la plus grande partie de leur graisse, sont mise en paquet avec du sel et expédiées en cet état sur les marchés de l'Europe.

Une autre chasse très-importante, en égard aux prix qu'atteignent aujourd'hui les fourrures, est celle de la loutre marine (*enhydra marina*), animal qui disparaît rapidement, et qui, dans quelques années, sera probablement éteint. La manière de chasser cet animal est la suivante : Un certain nombre d'individus partent ensemble dans leur kayak et se rendent dans les rochers où ils espèrent trouver leur proie. Arrivés sur les lieux, ils forment un cercle très-étendu. Aussitôt la loutre en vue, celui qui est le plus près d'elle la frappe de sa javeline : elle plonge aussitôt ; le chasseur, qui reconnaît au sillage la direction qu'elle a prise, fait un signal à ses compagnons, qui, s'élançant dans la même direction, forment un nouveau cercle. La loutre reparaît pour respirer ; on la frappe à nouveau, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'épuisée, elle soit hors d'état de plonger davantage. On lui enfonce alors une dernière javeline, avec un flotteur qui l'empêche de couler à fond. Chose curieuse à noter, la loutre plongeant une première fois peut rester environ 15 minutes sous l'eau ; la seconde fois, elle reste un peu moins, et ainsi de suite, jusqu'à son dernier plongeon. Si la loutre a ses petits avec elle, et qu'elle soit attaquée, elle défendra d'abord ses petits avec le plus grand courage : cet intéressant animal pousse alors des cris déchirants, qui ressemblent presque à des gémissements humains ; et quand elle voit qu'elle est perdue, elle tue les petits pour qu'ils ne tombent pas vivants aux mains de son ennemi.

Je ne m'étendrai pas plus longtemps sur ce sujet. Je crains d'abuser de votre patiente attention, et je me hâte d'arriver à la pêche proprement dite.

L'immense abondance du saumon dans les rivières rend cette opération fort facile pour la plupart des tribus esquimaux et koloche-nootkanes ; seuls, les aléoutes ont à demander à la mer le poisson qui leur sert de nourriture, le saumon ne se montrant dans leurs îles qu'en faible quantité.

La pêche au saumon se fait de deux manières différentes ; les nations qui n'ont pas encore subi l'influence des Russes emploient la lance, tandis que celles qui ont pu s'approprier une légère dose de civilisation établissent des barrages. Une méthode employée pour pêcher durant l'hiver, et que j'ai vu mettre en pratique chez les Kaniagmioutes, consiste, ainsi que plusieurs ethnographes l'ont déjà remarqué, à faire un trou dans la glace et à établir au-dessus de ce trou une hutte presque hermétiquement fermée.

On frappe très-aisément le saumon qui vient respirer à la surface de l'eau.

Les principales espèces des salmonidées pêchées à la côte N.-O. sont les suivantes : *Salmo Alpinus* (Pall.) (*kholotusuh, esk.*) ; — *onchorhynchus orientalis* (Pall.) (*k'hak, esk.*) ; — *onchorhynchus proteus* (Pall.) ; *onchorhynchus lycaodon* (Pall.) (*nulaguh*) ; — *onchorhynchus sanguinolentus* (Pall.) (*neliyuh, esk.*) ; — *onchorhynchus lagocephalus* (Pall.) (*nutghlaghuh*).

Outre le saumon, les habitants pêchent aussi en grande abondance le gros flétan pour lequel on emploie un hameçon tout spécial ; le flétan est surtout abondant aux îles Sanakh, parmi les rochers de Tchernoboury et parmi toutes les îles qui s'étendent du détroit de Juan de Fuca au Cross-Soud. Le hameçon pour le flétan est attaché à une algue d'une longueur considérable, et qui a été préparée à cet effet.

La morue abonde aussi le long de l'archipel de Kadiak, où les naturels vont la pêcher avec des filets faits en remni ou courroie en peau de phoque ou de lion de mer. On pêche avec une ligne spéciale le tomcod (*gadus gracilis*) *waukhni*, dans le Norton Sound. Enfin on prend le yulikou (*thaleichthys pacificus*), aux embouchures de la rivière Nasse, à l'aide d'une espèce de panier à anguilles.

Les Américains, qui savent tirer si habilement parti de toutes les ressources du pays qu'ils ont colonisé, ont cependant à peine commencé l'exploitation des immenses sources de revenus que promettent les pêches des morues et des saumons de la côte N.-O.

Toutefois en 1871, cinq bateaux se sont rendus sur les bancs des îles Shumagin, pour la pêche à la morue, et trois bateaux sont entrés pour pêcher le saumon dans les rivières : deux à Noushagak, l'autre au Cook's Inlet (1).

Il y a lieu de croire que l'exploration plus complète des côtes des territoires d'Alaska et de la Colombie Britannique amènera dans ces parages un nombre de bâtiments bien plus considérable, qui, armés de bonnes cartes, n'auront plus à craindre les dangereux écueils qui parsèment ces côtes, dont l'aspect formidable a si longtemps effrayé les anciens navigateurs.

(1) Les saumons pêchés le plus au nord sont les meilleurs ; ils sont aussi les plus gros. J'ai vu un de ces poissons atteindre 130 livres. Ils pèsent 80 livres en moyenne (*salmo lycaodon* et *sanguinolentus*).